

# DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE

HIRES

(Centre d'Histoire des régulations et des politiques sociales UPRES EA 1710)  
Université d'Angers

## **IMAGES ET REPRÉSENTATIONS DU POUVOIR ET DE L'ORDRE SOCIAL DANS L'ANTIQUITÉ**

Actes du colloque, Angers, 28-29 mai 1999

Édités par Michel MOLIN

avec la collaboration de Jean-Yves CARREZ-MARATRAY,  
Patricia GAILLARD-SEUX et Édith PARMENTIER-MORIN

Ouvrage publié avec le concours du CNRS (UMR 8585)  
et du Conseil général de Maine-et-Loire

*[EXTRAIT]*

DE BOCCARD

11, rue de Médicis, 75006 Paris

2001

## De Sardanapale à Élagabal : les avatars d'une figure du pouvoir

Sardanapale n'intéresse plus guère l'historien<sup>1</sup> : s'il est d'abord connu par les textes grecs, les hellénistes ne voient en lui que l'image d'un Orient lointain, qui demeure d'autant plus vague qu'on a perdu les œuvres de Ctésias, l'historien qui avait détaillé son portrait<sup>2</sup> ; d'un autre côté, si les Grecs le donnaient pour un roi d'Assyrie, les assyriologues ont aujourd'hui renoncé à l'identifier à un personnage historique : la consonance onomastique et le suicide par le feu semblent, en effet, des points communs négligeables au regard des différences essentielles qui séparent cette figure des rois assyriens connus par les sources orientales<sup>3</sup>. Aussi, après l'avoir accueilli quelque temps sur leur territoire, les assyriologues ont-ils renvoyé Sardanapale en Occident, non sans raison : la référence à cette figure de légende fut constante durant l'Antiquité et le personnage, devenu archétype, n'alla pas sans subir des avatars divers.

<sup>1</sup> Sardanapale n'évoque plus guère aujourd'hui que le tableau de Delacroix (*La Mort de Sardanapale*, Salon de 1827/1828), avec son souverain que n'atteignent ni l'approche de la mort ni le violent massacre de ses proches, monument passif et impavide, un personnage qui s'inspire moins des sources antiques que du héros romantique de Byron, le débauché qui ne craint pas la mort (*Sardanapale*, Londres, 1821).

<sup>2</sup> Pour les fragments de Ctésias, dont je prépare actuellement l'édition dans la C.U.F., cf. F. Jacoby (éd.), *FGrH* III C, n° 688.

<sup>3</sup> Sardanapale n'est pas sans analogues historiques, mais il associe les traits de différents rois, qui ne sont pas, du reste, ses caractères les plus marquants. Le scénario du roi qui, assiégé, se suicide dans l'incendie de son palais eut pour acteur historique Shamash-shum-ukîn, qui avait reçu de son frère Assurbanipal le royaume vassal de Babylone (668-648 av. J.-C.) : s'étant révolté contre ce dernier, il fut assiégé par lui et se suicida dans son palais en flammes en 648 av. J.-C. (cf. « *Annales* » d'Assurbanipal, *Cyl. RM* IV, 50-52, trad. par M. Streck, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zum Untergange Niniveh's*, Leipzig, 1916, vol. 2, p. 37. Cf. Bérose, *FGrH* 680, F7d ; M. Streck, vol. 1, p. CCXCIX). Mais ce personnage régnait sur Babylone, non sur Ninive, et moins encore sur l'Assyrie, et sa ressemblance avec Sardanapale paraît s'arrêter là. Du reste, cette analogie elle-même n'est peut-être pas significative, car, à en juger par des exemples plus tardifs (Crésus, d'après Bacchylide, *Epinicies*, 3, 23-56 ; Bogès, d'après Plutarque, *Cimon*, 7, 2), Shamash-shum-ukîn n'est pas le seul cas de chef oriental assiégé qui ait choisi de brûler avec ses proches et ses richesses. C'est, en fait, au roi d'Assyrie Assurbanipal (669-630 av. J.-C.) que les Modernes ont longtemps identifié Sardanapale : outre la relative homophonie que présentait son nom (cf. M. Streck, p. CCXLVI-CCXLVII), le personnage historique avait été, sinon le dernier, du moins le dernier *grand* roi d'Assyrie et son règne paraissait marqué, comme celui du roi légendaire, par de fastueuses dépenses. Pourtant, les mœurs de ce roi bien connu par ses reliefs et inscriptions l'opposaient en tous points à Sardanapale : portant la barbe et les vêtements traditionnels, ce fut un roi guerrier, pratiquant volontiers la chasse, mais aussi, trait plus original, ce fut un savant lettré, s'adonnant volontiers à la lecture. Ni efféminé, ni caché dans son palais, il ne cultivait pas les mœurs sans lesquelles Sardanapale se vide de sa substance. Sur Assurbanipal, cf. M. Streck, *op. cit.*, et *The Cambridge Ancient History*, 2<sup>d</sup> éd., III, 2, 1991, ch. 24 (par A. K. Grayson) et 25 (par J. Oates).

Sardanapale au V<sup>e</sup> siècle : un souverain richissime

## a) Une figure connue

Les premières mentions conservées de Sardanapale datent du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais leur caractère allusif prouve que c'est alors une figure déjà connue : Hérodote le mentionne dans le cadre d'une comparaison<sup>4</sup> et Aristophane, en 414 av. J.-C., emploie son nom comme sobriquet. Dans la cité des *Oiseaux*, au moment où survient un inspecteur (ἐπίσκοπος) tel qu'il s'en rendait dans les cités alliées d'Athènes, Pisthétairos s'exclame : Τίς ὁ Σαρδανάπαλλος οὕτως ; « Qu'est-ce que c'est que ce Sardanapale ? »<sup>5</sup> Cela suggère que le nom était assez parlant pour la plupart des spectateurs athéniens.

## b) Des chaînons manquants

De fait, il nous manque des chaînons dont devaient disposer des Grecs du V<sup>e</sup> siècle : Hérodote savait plus qu'il n'en dit sur Sardanapale et l'antique Ninive, mais il en réservait la diffusion à l'histoire d'Assyrie qu'il avait en projet<sup>6</sup>. Peu après, l'historien Hellanicos<sup>7</sup> évoqua Sardanapale dans ses *Persica* aujourd'hui perdus<sup>8</sup> et l'on est tenté de penser que c'est à lui que les spectateurs d'Aristophane devaient leur connaissance du personnage<sup>9</sup>.

## c) Le contenu du stéréotype

Que Sardanapale fût passé au rang de sobriquet chez Aristophane prouve qu'il était devenu stéréotype. Le contenu de ce dernier, clair pour les spectateurs, qui savaient

<sup>4</sup> Hérodote, II, 150, 9, à propos d'un procédé consistant à jeter dans un fleuve la terre enlevée lors d'une excavation, procédé employé lors du creusement du lac Moéris en Égypte. Pour accréditer la vraisemblance du procédé, l'historien signale que le même procédé a été utilisé « à Ninive, en Assyrie : les immenses richesses du roi de Ninive, Sardanapale, gardées dans un trésor souterrain, tentèrent des voleurs qui creusèrent, depuis leur propre demeure, un tunnel orienté selon leurs calculs pour aboutir au palais ; la terre qu'ils en retiraient, ils allaient chaque jour la jeter dans le Tigre qui passe près de Ninive, et ce jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but. » (trad. A. Barguet, Paris, 1964).

<sup>5</sup> *Oiseaux*, 1021.

<sup>6</sup> En I, 106, Hérodote dit son intention de relater la prise de Ninive : « les Mèdes (...) s'emparèrent de Ninive (comment ils s'en emparèrent, je l'expliquerai dans un autre récit [ἐν ἑτέροισι λόγοισι]) » ; en I, 184, il annonce qu'il traitera des rois de Babylone dans son histoire d'Assyrie (« Babylone a eu beaucoup de rois, dont je parlerai dans l'histoire d'Assyrie [ἐν τοῖσι Ἀσσυρίοισι λόγοισι] »). Sur cette histoire d'Assyrie promise par Hérodote, cf. la mise au point de D. Asheri, qui indique les principales références modernes (*Erodoto. Le Storie. Libro I : la Lidia e la Persia*, Milan, 1988, p. 373-374).

<sup>7</sup> Sur le rapport chronologique entre Hellanicos et Hérodote, cf. D. Ambaglio, *L'opera storiografica di Ellanico di Lesbo*, Ricerche di storiografia antica, II, Pise, 1980, p. 13-18, qui montre que l'œuvre du premier est pour l'essentiel postérieure à celle du second.

<sup>8</sup> On n'a conservé qu'une allusion à ce qu'il en disait : « Hellanicos, dans ses *Persica*, dit qu'il y eut deux Sardanapale » : Scholie aux *Oiseaux* d'Aristophane 1021 = *FGrH* 4 F 63a. La suite de la scholie se fonde de toute évidence sur des sources postérieures (cf. F. H. Weissbach, *s.u.* Sardanapal, *RE*, IA, 2, 1920, col. 2437).

<sup>9</sup> Il est probable qu'Hellanicos séjourna à Athènes à la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cf. D. Ambaglio, « Per la cronologia di Ellanico di Lesbo », *RAL*, 32, fasc. 5/6, Rome, 1977, p. 394-395.

et voyaient plus que nous, peut se déduire de l'analyse du contexte. Le personnage stigmatisé est un agent des Perses<sup>10</sup> et cette collusion se voit à l'accoutrement du personnage, qui doit porter des vêtements somptueux justifiant l'exclamation de Pisthétairos<sup>11</sup>. Comme chez Hérodote qui ne mentionne de lui que ses immenses richesses<sup>12</sup>, Sardanapale symbolise donc le faste, celui dont l'immensité ne se conçoit qu'en Orient, et il rejoint à ce titre ces figures proverbiales qu'étaient Crésus, Midas ou Darius<sup>13</sup>.

Si l'appellation est manifestement péjorative<sup>14</sup>, elle ne renvoie à aucun des traits les plus saillants de la tradition ultérieure : elle ne suggère en rien l'abandon effréné à toutes sortes de plaisirs qui caractérise le personnage chez Ctésias<sup>15</sup>.

#### Sardanapale chez Ctésias : le jouisseur au pouvoir

En effet, le premier récit détaillé sur Sardanapale figure dans les *Persica* de Ctésias<sup>16</sup>, qui composa, au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. une histoire des Empires successifs d'Orient. Le portrait du souverain subit un déplacement d'accent : s'il est toujours richissime, le roi est plus que tout un jouisseur.

##### a) Le souverain jouisseur de l'Empire assyrien

Au sein des *Persica*, il s'inscrit dans un cadre spatial et chronologique relativement précis : de Ninive, il règne sur l'Empire assyrien avant la chute de ce dernier. Parmi les souverains d'Assyrie, il est au terme d'une série de trente rois qui, depuis le fils de Sémiramis, se sont succédé de père en fils en se transmettant un même mode de vie : retirés dans le palais, à l'abri des regards, ils fuient les épreuves extérieures — la chasse et la guerre — pour se vouer aux plaisirs des sens. Sardanapale,

<sup>10</sup> Il regrette d'avoir quitté Athènes, parce qu'à l'ordre du jour de l'Assemblée il y avait, dit-il, « des questions que j'ai traitées pour Pharnakès » (v. 1027-1028).

<sup>11</sup> C'est ce que suppose J. Taillardat, *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965, § 544, p. 314-315 et ce que suggère un rapprochement avec la scène d'ambassade des *Acharniens*, où Dicaïopolis s'exclame : « Fichtre ! Ecbatane, quelle tenue ! » (v. 64).

<sup>12</sup> Cf. *supra*, n. 4. Cette richesse fut sans nul doute un trait marquant du roi assyrien Assurbanipal (cf. M. Streck, *op. cit.* n. 3, p. CCCLXXXVIII).

<sup>13</sup> Pour Crésus, cf. F. H. Weissbach, *s.u.* Kroisos, *RE, Suppl.* V, 1931, col. 465-466. Pour Midas, cf. Aristophane, *Ploutos*, 287. Pour Darius, cf. Platon, *Lysis*, 211e.

<sup>14</sup> Elle exprime l'exaspération qui saisit Pisthétairos à l'arrivée d'un importun dans sa cité : d'autres visiteurs sont ainsi qualifiés de « chose » (πράγμα à propos du Poète : v. 906) ou de « plaie » (κακόν, à propos de Méton au v. 992 et du marchand de décrets au v. 1036).

<sup>15</sup> On peut donc soupçonner un anachronisme dans la scholie aux *Oiseaux* 1021 (ἐκτράπελος ταῖς τρυφαίαις) et chez Taillardat n° 544, pour qui « Sardanapale était le type même du richard à l'asiatique, nonchalant et efféminé », sauf à parier, de façon un peu hasardeuse, que ce ne fût chez Hellanicos.

<sup>16</sup> Si l'œuvre de Ctésias est perdue, cinq auteurs ont gardé trace de sa description de Sardanapale en s'y référant nommément. Diodore, Athénée, Pollux, Agathias et Eusèbe ont naturellement opéré une sélection personnelle qui est aussi une interprétation, mais leurs allusions, qui se recoupent, donnent une idée du souverain décrit dans les *Persica*. S'il est vrai que le récit d'Hellanicos nous reste inconnu, le fait que les Anciens se réfèrent toujours à Ctésias et jamais à Hellanicos suggère que ce dernier n'offrait pas une pareille description.

loin de trancher dans cette série, ne se singularise qu'en portant ces tendances à leur comble. D'où la place exceptionnelle que prend sa description<sup>17</sup>.

Non seulement il jouit d'une richesse inouïe, non seulement sa soif de plaisirs le porte à se vouer aux amours des deux sexes, mais il s'efforce de devenir femme d'une part en adoptant des pratiques féminines (vêtements, maquillage, travail de la laine), d'autre part en imposant à son corps diverses transformations (il adoucit sa peau et féminise sa voix).

#### b) Les paradoxes sexuels de l'Orient

De ce point de vue, le portrait de Sardanapale rejoint le thème plus général de l'homme oriental efféminé dans son corps comme dans ses pratiques. Ce thème est décliné sur plusieurs modes dans le récit de Ctésias<sup>18</sup> comme, de façon moins marquée, dans celui d'Hérodote<sup>19</sup>. Les *Persica* se nourrissant volontiers d'archétypes, l'efféminé Sardanapale a pour pendant la reine virile Sémiramis<sup>20</sup>. Ce sont deux figures du pouvoir qui cadrent avec le goût du paradoxe caractéristique de Ctésias : de même qu'il dépeint dans son récit sur l'Inde des créatures mi-hommes mi-bêtes<sup>21</sup>, son histoire d'Assyrie met en scène des êtres qui défient les distinctions usuelles entre les sexes. Pour parfaire la construction, Sémiramis et Sardanapale se placent l'une au début, l'autre à la fin de la longue série des souverains d'Assyrie. Est-ce à dire que les mœurs efféminées de Sardanapale sont censées expliquer la chute de son Empire ?

<sup>17</sup> Diodore, II, 23, 1-2 : « Quant à Sardanapale, le trentième successeur de Ninus, fondateur de l'Empire, et le dernier roi d'Assyrie, il surpassa tous ses prédécesseurs par sa vie de plaisirs et d'oisiveté. En effet, non content d'échapper au moindre regard extérieur, il menait une vie d'efféminé et, passant son temps avec ses concubines, filant des étoffes de pourpre et les laines les plus douces, il portait un vêtement de femme, tandis que son visage et l'ensemble de son corps, grâce au blanc de céruse et autres soins que pratiquent les courtisanes, étaient devenus plus délicats que ceux de toute femme vouée au plaisir. Il s'appliqua aussi à avoir une voix de femme et, au cours de ses beuveries, non content de jouir sans cesse des boissons et des mets les mieux faits pour lui donner du plaisir, il recherchait les voluptés de l'amour tant avec les hommes qu'avec les femmes. Car il pratiquait sans retenue des relations sexuelles des deux types, sans se soucier le moins du monde du déshonneur qui découle de cette conduite. »

<sup>18</sup> Sous l'Empire mède, le personnage de Nanaros, gouverneur de Babylonie, porte lui aussi des vêtements et des parures de femme, se rase et se maquille (*FGrH* 688, F 6 = Athénée, XII, 530d et *FGrH* 90, F 4 = *Excerptum* constantinien de Nicolas de Damas, d'après Ctésias) ; pour se venger de la malveillance du Perse Parsondès, il le capture et le transforme en femme : il le fait raser, farder, vêtir en femme et le contraint à chanter et à jouer parmi ses musiciennes. Sous l'Empire perse, la féminité marque également la sphère du pouvoir du fait du rôle actif que jouent à la cour les femmes et les eunuques.

<sup>19</sup> Cf. I, 155 (en leur donnant des vêtements féminins et des instruments à cordes, les Perses efféminent les Lydiens pour les rendre dociles).

<sup>20</sup> Comme lui, elle prend le rebours du destin que lui assigne son sexe : elle vit à l'extérieur, pratique la chasse, adopte, à l'occasion, une tenue masculine, demeure jalouse de son pouvoir et satisfait sa soif de jouissance en changeant chaque jour d'amant. Elle rappelle d'autres images grecques de l'Orient comme les femmes sauromates décrites par Hérodote (IV, 116-117), qui montent à cheval, chassent et guerroient, vêtues comme des hommes.

<sup>21</sup> Cf. D. Lenfant, « Monsters in Greek ethnography and society in the fifth and fourth centuries BCE », R. Buxton (éd.), *From myth to reason ? Studies in the development of Greek thought*, Oxford, 1999, p. 197-214, notamment p. 206-213.

## c) Un symbole de l'Orient décadent ?

La mollesse, la *τρυφή* de Sardanapale n'est-elle que le symbole d'un Orient décadent, d'un pouvoir faible et facile à abattre ? Au moment où Ctésias écrit ses *Persica* (début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), des Athéniens soutiennent l'idée que les dirigeants perses ne font que s'adonner aux plaisirs des sens, et que leur déchéance morale explique l'affaiblissement politique de leur Empire<sup>22</sup>. L'histoire de Sardanapale ne fait-elle que préfigurer le destin des Perses ?

Une telle interprétation appelle en fait des réserves, tirées de la simple prise en compte du récit des *Persica* : la dépravation morale n'y est pas à elle seule source de faiblesse politique, puisque les Assyriens sont censés avoir tenu ainsi sur trente générations ! Du reste, l'Empire est loin de s'effondrer à la première attaque, puisque le siège de Ninive dure trois ans<sup>23</sup>. Enfin, les Perses ne sont nullement peints par Ctésias à l'image de Sardanapale et l'on n'est pas fondé à transposer dans le récit de l'historien des idées athéniennes sur la faiblesse perse, non plus que des leçons ou des prévisions en la matière.

Si la fin de Sardanapale illustre une leçon politique, elle concerne non tant le destin de l'Empire en tant que proie possible que le crédit nécessaire au monarque : ce qui entraîne pour Sardanapale la perte du pouvoir, c'est qu'un personnage extérieur ait pu *voir* le souverain et concevoir pour lui un dégoût qui motive sa révolte. Le souverain doit paraître digne de son pouvoir. Cette conclusion, explicite dans les fragments de Ctésias<sup>24</sup>, est l'une des leçons que la tradition tira ensuite de l'épisode.

## Les fonctions d'une figure de l'excès

En effet, à l'issue de cette élaboration littéraire, Sardanapale est resté une figure très présente dans l'imaginaire antique. Qui plus est, il fut loin de n'être, pour les Anciens, qu'une simple figure littéraire<sup>25</sup>. Un épisode historique contribua, en effet, à asseoir la crédibilité du personnage.

## a) Les apparences d'une figure historique : l'épithète de Sardanapale à Anchialè

Quand l'armée d'Alexandre traversa l'Asie Mineure après la bataille du Granique, elle passa par la ville d'Anchialè, en Cilicie<sup>26</sup>. Là se trouvait un monument que les

<sup>22</sup> Xénophon, *Cyr.*, VIII, 8 ; Isocrate, *Pan.*, 150-151.

<sup>23</sup> Cf. Diodore, II, 27, 1 (au lieu de trois mois, d'après la chronique babylonienne de la chute de Ninive : Ed. C. J. Gadd, *The fall of Nineveh*, Londres, 1923 ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian chronicles*, New York, 1975, n° 3. Trad. fr. par J.-J. Glassner, *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, 1993, p. 193 et s.).

<sup>24</sup> Le constat de l'indignité du roi contribue à motiver la révolte du Mède Arbakès (*FGrH* 688, F 1b § 24, 4 ; *FGrH* 90, F 3).

<sup>25</sup> Aristote, *Pol.*, 1312 a 2, est l'un des rares à émettre des réserves sur l'historicité du personnage.

<sup>26</sup> La localisation précise d'Anchialè dans le Sud de la Cilicie demeure incertaine. Entre Tarse et Soloi, d'après Arrien (*Anab.*, II, 5, 2-5), entre Zéphyrion et le Kydnos, selon Strabon (XIV, 5, 9-10), elle pourrait correspondre à Yümüktepe, sur la rive gauche du Müftü Dere, non loin de la ville moderne de

Gréco-Macédoniens prirent pour le tombeau de Sardanapale, comme l'attestent les récits des historiens d'Alexandre<sup>27</sup>. Sur ce monument figurait une inscription dans laquelle, selon eux, Sardanapale vantait les plaisirs dont il avait joui, invitant les passants à l'imiter avant de le rejoindre dans le néant. Arrien en donne la version suivante : « Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, a fondé Anchialos et Tarse en un jour. Toi, étranger, mange, bois, amuse-toi<sup>28</sup>, car le reste des actions humaines vaut moins que cela », l'inscription faisant allusion à un claquement des mains figuré par le relief<sup>29</sup>.

Le fait qu'on ait traduit ainsi cette inscription suppose peut-être des traditions locales extérieures au récit de Ctésias, à moins qu'il ne faille incriminer le soi-disant traducteur<sup>30</sup>. Mais ce qui est sûr, c'est que l'inscription parut confirmer l'existence du personnage<sup>31</sup> et qu'elle contribua sans nul doute à asseoir sa légende : cette épitaphe, véritable profession de foi, fut constamment citée jusqu'à l'époque byzantine<sup>32</sup>.

Néanmoins, en dehors des histoires universelles qui s'inspirèrent du récit de Ctésias, la question de l'existence de Sardanapale eut finalement peu d'importance, car il eut généralement la fonction d'un paradigme qui se prêta à des usages variés.

#### b) Le paradigme de la vie de jouissance

Sardanapale est d'abord et avant tout l'incarnation d'un mode de vie, *l'apolaustikos bios*, la vie de jouissance. « Mener une vie de Sardanapale »<sup>33</sup>, c'est se vouer au plaisir physique. Dans cette fonction de modèle du jouisseur, le personnage est banalisé, comparé au Sybarite Smyndyridès<sup>34</sup>, ou même assimilé à Épicure<sup>35</sup>. Il s'affranchit du temps et de l'espace (sa couleur assyrienne s'efface), il se détache aussi de la sphère du pouvoir (un Sardanapale n'est pas forcément un roi), il n'est pas non plus nécessairement efféminé.

---

Mersin (cf. H. Hellenkemper, F. Hild, *Kilikien und Isaurien, Tabula Imperii Byzantini*, éd. par H. Hunger, vol. V, Vienne, 1990, p. 185-186).

<sup>27</sup> Callisthène, *FGrH* 124, F 34 (Photius, *Souda s.u.* Σαρδαναπάλους); Aristobule, 139, F 9 (Athénée, XII, 530 ab; Strabon, XIV, 5, 9; Arrien, *Anab.*, II, 5, 2-4); Clitarque, 137, F2 (Athénée, XII, 530 a).

<sup>28</sup> Arrien précise que ce παῖζε « Amuse-toi ! » est la traduction édulcorée d'un terme original plus cru. On peut sans doute suppléer en s'inspirant de Photius (*FGrH* 124, F 34) ὄχευε « Baise ! ».

<sup>29</sup> Arrien, *Anab.*, II, 5, 4.

<sup>30</sup> En fait, les deux facteurs ne s'excluent pas : il est possible que le monument rencontré par les compagnons d'Alexandre fût un relief du roi assyrien Sennachérib (705-681) célébrant sa victoire sur des cités ciliciennes révoltées (ce fut l'hypothèse de Weissbach, *loc. cit. supra* n. 8, col. 2466). Il aurait été interprété par les Grecs en fonction de la légende qui leur était connue. Cf. A. B. Bosworth, *A historical commentary on Arrian's History of Alexander*, I, Oxford, 1980, p. 193-194.

<sup>31</sup> Cf. Polybe, VIII, 10, 4 : τεκμαίρομεθα.

<sup>32</sup> Cf. Polybe, VIII, 10, 3; Plutarque, *La Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, I, 330 F, II, 336 C-D; Dion Chrysostome, *Or.* 4, 135; Clément d'Alexandrie, *Str.*, II, 20, 118. J. Boncquet, *Diodorus Siculus (II, 1-34) over Mesopotamië*, Bruxelles, 1987, p. 141-152, examine en détail la tradition.

<sup>33</sup> Cf., par ex., Athénée, VII, 294e, VIII, 336b; Jean Lydus, *Mag.*, 224.

<sup>34</sup> Aristote, *Éthique à Eudème*, 1216 a, 16-19; Thémistius, *Comment il faut lire les philosophes*, 331c.

<sup>35</sup> Par ex., Justin le Martyr, II *Apol.*, 7, 3, 8-9.

D'Aristote aux auteurs chrétiens<sup>36</sup>, ce mode de vie est toujours cité pour être condamné au profit de valeurs morales, intellectuelles ou spirituelles jugées supérieures aux plaisirs des sens. Mais, dès que l'on rappelle sa fonction royale, l'archétype moral devient un paradigme politique : Aristote condamne l'épithète de Sardanapale, qu'il juge plus digne d'un bœuf que d'un roi<sup>37</sup>.

### c) Le roi indigne

En effet, outre la vie de jouissance, Sardanapale incarne aussi le roi indigne de régner, tant chez les historiens que chez les philosophes et les rhéteurs<sup>38</sup>. Les non historiens ne le situent pas nécessairement dans un milieu oriental — en d'autres termes : ce n'est pas un stéréotype de l'Orient. En revanche, les mœurs efféminées sont presque toujours citées comme une donnée contraire au bon exercice de la royauté. Dion Chrysostome énumère ainsi les fonctions royales auxquelles Sardanapale s'est dérobé : décider, juger, commander une armée<sup>39</sup>.

En tant que paradigme du mauvais roi, Sardanapale est parfois opposé à Alexandre, chez ceux, du moins, qui idéalisent ce dernier<sup>40</sup>, comme le firent, par exemple, au tournant du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> siècles, un Dion Chrysostome ou un Plutarque<sup>41</sup>. Le premier opposait ainsi la vaillance d'Alexandre à l'incapacité guerrière de Sardanapale, dans un discours prononcé devant Trajan avant qu'il n'accède au pouvoir<sup>42</sup>.

Mais si le paradigme du mauvais roi peut avoir une fonction édifiante, il sert parfois un usage polémique qui dépasse le simple cadre littéraire.

<sup>36</sup> Cf. Cicéron, *Rep.*, III, 22, 33, F 1 ; Juvénal, 10, 357-362 ; Augustin, *Ciu.*, II, 20 ; Clément d'Alexandrie, *Paed.*, III, 70, 3, etc.

<sup>37</sup> Aristote cité par Cicéron, *Tusc.*, V, 35, 101.

<sup>38</sup> Le thème figurait chez Ctésias (motivations du rebelle Arbakès. cf. *supra* n. 24). Il fut ensuite repris par Aristote (mépris et révolte qu'inspire l'efféminé : *Pol.*, 1311b-1312a) et par divers historiens : Douris, Diodore, Nicolas de Damas (cf. E. Parmentier, dans ce volume), Polybe (*infra* n. 43), etc. C'est dans cette optique qu'est généralement évoqué le suicide du personnage et de ses proches sur le bûcher : comme la juste sanction de son indignité (cf. Ovide, *Ibis*, 311-312).

<sup>39</sup> D'où la fragilité de son empire qui, tel un navire sans pilote, n'a pas résisté à la première vague (*Discours sur la royauté et la tyrannie*, 62, 5-7).

<sup>40</sup> L'image d'Alexandre aux époques hellénistique et romaine est loin d'être toujours flatteuse : il n'est pas rare qu'il fasse figure de tyran orientalisé (cf. A. Alföldi, *Die monarchische Repräsentation im römischen Kaiserreiche*, Darmstadt, 1977, p. 9-19). Sur les deux volets de la tradition romaine à son sujet (modèle du prince guerrier et repoussoir politique et moral), cf. P. Vidal-Naquet, « Flavius Arrien entre deux mondes », publié à la suite de Arrien, *Histoire d'Alexandre*, trad. P. Savinel, Paris, 1984, notamment p. 333-343 et *id.*, « Les Alexandres », préface de *L'École des princes ou Alexandre disgracié. Essai sur la mythologie monarchique dans la France absolutiste*, par C. Grell et C. Michel, Paris, 1988, p. 7-30.

<sup>41</sup> Plutarque, dans *La Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, oppose Alexandre, qui doit son pouvoir à ses propres exploits, à Sardanapale, qui l'a reçu « alors qu'il filait la pourpre », donc sans le mériter (326 E - F).

<sup>42</sup> *Sur la royauté*, I [Or. 1], § 1-3. C'est dans le même esprit qu'à l'époque byzantine, les extraits constantiniens *Sur les vertus et les vices* destinés à l'édification des grands comprennent quantité de passages sur Sardanapale, le modèle que doit fuir le bon roi : extraits de Georges le Moine (1.123.10), Diodore (1.207.10), Nicolas de Damas (1.329.16. Cf. *De insidiis*, 4:23 et s. et 192), Polybe (2.110.10 ; 2.202.5) et Dion Cassius (2.403.13).

## d) L'instrument d'une condamnation politique

On citera le cas le plus frappant<sup>43</sup>, celui d'Élagabal, qui fut empereur romain de 218 à 222. Ce nom d'Élagabal, que nous privilégions aujourd'hui et qui est emprunté au dieu syrien que vénérât l'empereur, n'est employé ni par Dion Cassius ni par Hérodien, historiens qui furent aussi des contemporains de son règne<sup>44</sup>.

L'épitomè du livre que Dion Cassius consacrait au règne d'Élagabal énumère, en son début, les dénominations de l'empereur : « Avitus ou le Pseudo-Antoninus, ou encore l'Assyrien ou Sardanapale ou Tibérin (en fait, il reçut cette appellation après qu'il eut été assassiné et que son corps eut été jeté dans le Tibre) »<sup>45</sup>. En dehors d'Avitus, le nom qu'il portait avant de régner<sup>46</sup>, les appellations citées ont toutes une valeur polémique. « Le Pseudo-Antoninus » dénonce l'usurpation d'un nom : Avitus avait été acclamé empereur sous le nom de M. Aurelius Antoninus, celui de Caracalla, dont il se prétendait le fils adultérin, quand il n'en était que le petit-cousin<sup>47</sup>. « Tibérin » s'explique, comme le précise Dion Cassius, par le sort que subit sa dépouille, précipitée dans le Tibre<sup>48</sup> — c'est donc un surnom nécessairement posthume. « L'Assyrien » est également expliqué par Dion Cassius, plus loin dans son récit, par le fait qu'on voyait souvent l'empereur en public vêtu de la robe des prêtres syriens<sup>49</sup>. En effet, à la suite des Grecs, les Romains confondaient volontiers l'Assyrie et la Syrie<sup>50</sup>. De fait, l'empereur était loin de cacher son origine syrienne qu'il affichait notamment par le biais du culte rendu à Élagabal, le dieu qu'il avait introduit à Rome et dont il continuait à exercer la prêtrise. Comme ce culte fut banni de Rome dès que l'empereur fut mort, on peut

<sup>43</sup> Signalons aussi le cas de Prusias, roi de Bithynie (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), que Polybe, XXXVI, 15, décrit quand il rapporte qu'Attale II souhaite le détrôner au profit de son fils Nicomède : Prusias « donnait l'impression de n'être qu'une moitié d'homme. En outre, il n'avait aucune des qualités qu'on demande à un soldat et n'avait pas plus de courage qu'une femme. » C'était « un être efféminé au physique comme au moral ». « Dans l'opinion de tous les peuples et en particulier des Bithyniens, c'est le plus grave défaut qui se puisse trouver chez un roi. Qui plus est, sa sensualité l'entraînait dans les pires débordements. Il était absolument étranger à la culture, à la philosophie et à toute réflexion de cet ordre. En un mot, il n'avait pas la moindre notion du bien. La nuit comme le jour, il vivait en barbare, à la façon d'un Sardanapale. C'est pourquoi, à la première lueur d'espoir, tous ses sujets se montrèrent fermement résolus, non seulement à ne plus reconnaître son autorité, mais encore à se venger de lui... » (trad. D. Roussel, La Pléiade, Paris, 1970). La figure de Sardanapale sert ici à stigmatiser un roi efféminé et voué aux plaisirs, qui est indigne de sa fonction et mérite d'être détrôné. Elle sert donc à justifier la politique d'Attale II.

<sup>44</sup> Ce nom apparaît pour la première fois dans nos sources — sous la forme *Helioabalus* — dans le *Livre des Césars* d'Aurelius Victor, 23, 1, soit quelque cent cinquante ans après son règne.

<sup>45</sup> Dion Cassius, LXXIX, 1, 1 (p. 453 Boissevain) = LXXX, 1, 1, éd. Cary (coll. Loeb).

<sup>46</sup> Avitus, d'après Dion Cassius, mais Bassianus, selon Hérodien (V, 3, 3), qui n'a peut-être pas tort (cf. G. W. Bowersock, « Herodian and Elagabalus », *YCIS*, 24, 1975, p. 229-236).

<sup>47</sup> Ce fut sa grand-mère Julia Maesa (sœur de Julia Domna, épouse de Septime Sévère et mère de Caracalla) qui, d'après les différentes sources, fit courir le bruit qu'Avitus était fils de Caracalla. Les inscriptions et monnaies montrent que M. Aurelius Antoninus fut le nom officiel de l'empereur.

<sup>48</sup> C'était aussi, précise R. Turcan, le nom d'un poisson du Tibre qui se gavait d'ordures (*Héliogabale et le sacre du Soleil*, Paris, 1986, p. 242-243).

<sup>49</sup> Dion Cassius, LXXIX, 11, 2 (p. 462 Boissevain).

<sup>50</sup> Cicéron qualifiait, par exemple, Sardanapale de « Syriae rex » (*Tusc.*, V, 35, 101 ; *Fin.*, 2, 32, 106).

supposer qu'il n'était pas très populaire et que le qualificatif d'Assyrien n'était pas particulièrement laudatif.

Mais ce sobriquet n'est évidemment pas sans rapport avec celui qui nous intéresse ici, celui de Sardanapale. C'est ce dernier qui domine le récit de ce règne par Dion Cassius<sup>51</sup>. Il repose sur un certain nombre d'analogies entre l'empereur romain et le roi légendaire d'Assyrie. Ces ressemblances ne se limitent pas à leurs origines orientales<sup>52</sup>, à leur goût du luxe ni même à leur appétit de jouissances<sup>53</sup>. Elles sont assez précises dans le domaine sexuel<sup>54</sup>, puisqu'ils ont en commun des mœurs bisexuelles — « il faisait l'homme et il faisait la femme »<sup>55</sup> — et des dispositions transsexuelles : désireux de ressembler à une femme, l'empereur adopte des activités féminines (il travaille la laine) et s'attache à transformer son corps (il se maquille et s'épile)<sup>56</sup>. Ces dispositions sont même plus poussées que chez Sardanapale, puisque, d'après Dion Cassius, il aurait formé le projet de se faire émasculer<sup>57</sup> et de se faire faire un vagin par incision<sup>58</sup>. Bien sûr, les différences sont également nombreuses<sup>59</sup>, mais, comme dans le cas de Sardanapale, les mœurs excentriques de l'empereur contribuent à motiver sa fin — dans son cas, son assassinat par les prétoriens<sup>60</sup>.

Sardanapale fut sans doute un sobriquet d'usage courant : Dion Cassius le privilégie pour désigner l'empereur et l'emploie parfois sans rapport avec les mœurs

<sup>51</sup> Vient ensuite Pseudo-Antoninus, désignation qui domine le récit des événements qui précèdent immédiatement ce règne : l'accent porte alors sur l'usurpation. Ce sobriquet n'est, au contraire, mentionné ni par Hérodien, qui l'appelle Bassianus, avant son règne (V, 3, 3), et Antoninus, à partir du moment où il est acclamé empereur, ni par l'*Histoire Auguste*, qui précise toutefois qu'elle ne cite pas les divers noms qui furent donnés à l'empereur (*Hel.*, 17, 5).

<sup>52</sup> Celles-ci ont certainement joué un grand rôle dans le rapprochement des deux figures. Elles distinguent Élagabal d'un Néron ou d'un Caligula, qui, quels que furent leurs débordements, ne furent, semble-t-il, pas comparés à un Sardanapale, alors que ce fut, au contraire, le cas de l'oriental Prusias de Bythinie. (*supra* n. 43).

<sup>53</sup> Parmi ces ressemblances pourrait aussi figurer l'homophonie entre Σαρδανάπαλλος et le nom du dieu syrien Ἐλεγάβαλος (Dion Cassius, LXXIX, 11, 1 (p. 462)), dont rien n'atteste cependant qu'il ait servi à désigner l'empereur de son vivant ni même dans les années qui suivirent son décès (*supra* n. 44).

<sup>54</sup> On suivra ici le récit de Dion Cassius, quel que soit son caractère polémique : celui d'Hérodien reste assez discret sur le chapitre des mœurs, quand, à l'inverse, l'*Histoire Auguste* fait preuve d'une imagination débridée dans l'invention pornographique.

<sup>55</sup> Dion Cassius, LXXIX, 5, 5 (p. 459).

<sup>56</sup> Dion Cassius, LXXIX, 14, 4 (p. 467) : « il se faisait appeler femme, maîtresse et reine ; il travaillait la laine, portait parfois une résille, se peignait les yeux, les enduisant de blanc de céruse et de fard rouge. Un jour, il se rasa la barbe et fêta l'événement ; puis il s'épila, de manière à devenir comme une femme. » Sur son maquillage, voir aussi Hérodien, V, 6, 10.

<sup>57</sup> Dion Cassius, LXXIX, 11 (p. 462).

<sup>58</sup> Dion Cassius, LXXIX, 16, 7 (p. 470).

<sup>59</sup> Contrairement à Sardanapale, l'empereur romain est loin de se cloîtrer dans son palais ; il introduit de grandes innovations religieuses. Et, pour les excentricités, son répertoire est beaucoup plus varié que celui de Sardanapale : mariage avec une Vestale, prostitution de sa personne, immolation de cinquante tigres : Dion Cassius, LXXIX, 9 (p. 463)...

<sup>60</sup> D'après Dion Cassius, LXXIX, 17, 1 (p. 470), qui voit dans la fin de l'empereur « le juste salaire de ses débauches », sa conduite (qui était publique, contrairement à celle de Sardanapale) le fit détester du peuple. À cela s'ajouta, pour motiver son assassinat, le fait qu'il en voulût à la vie de son successeur désigné Alexandre : LXXIX, 19, 1 (p. 472).

particulières de ce dernier<sup>61</sup>. Mais il relève d'un emploi polémique. Et s'il fut peut-être employé du vivant de l'empereur, il est tentant de penser qu'il fut surtout cultivé après sa mort.

Tout d'abord, il est repris à son compte par Dion Cassius, qui écrit sans doute cette partie de son récit sous son successeur Sévère Alexandre, dont le règne (222-235) est marqué par un retour à des mœurs plus ordinaires. Ensuite, c'est une pratique usuelle chez le successeur d'un empereur assassiné que de noircir le souvenir de ce dernier<sup>62</sup>. Or la diffamation du défunt souverain passe volontiers par l'adoption d'un sobriquet, comme on l'observe pour Caracalla, contre qui les haines s'expriment après sa mort : « on ne l'appelait plus Antoninus, mais certains l'appelaient Bassianus, le nom qu'il avait à l'origine, d'autres Caracalla<sup>63</sup>, d'autres encore Tarautas, d'après le nom d'un gladiateur qui était, physiquement, tout petit et très laid et, sur le plan moral, fort arrogant et sanguinaire »<sup>64</sup>. Dans le cas d'Élagabal, *l'Histoire Auguste* confirme qu'à sa mort on s'attaqua à sa mémoire par le biais des noms, ceux dont on lui ravit la jouissance et ceux qu'on lui infligea. En effet, le nom d'Antoninus fut raclé sur les inscriptions de son règne<sup>65</sup> — c'est une donnée que confirme l'épigraphie<sup>66</sup> et qui montre qu'en l'appelant « le Pseudo-Antoninus », Dion Cassius se fait l'écho de ce retour de fortune par lequel l'usurpation fut dénoncée *post mortem*. Mais on s'attaqua aussi à sa mémoire en l'affectant de sobriquets, tels que « Tiberinus »<sup>67</sup>, « Tractatitius » (le Traîné, ou le Tripoteur<sup>68</sup>), « Inpurus » (l'Impur)<sup>69</sup>... À ces exemples cités par *l'Histoire Auguste*, qui précise n'être pas exhaustive en la matière<sup>70</sup>, l'on peut ajouter celui de Sardanapale.

Le choix de Sardanapale repose certes sur l'analogie de mœurs et d'origine entre les deux souverains, mais la présence du personnage dans la conscience collective s'explique peut-être par les événements des années antérieures : Caracalla vénérât Alexandre le Grand, dont il se voulait l'émule<sup>71</sup>. On peut supposer que cette admiration

<sup>61</sup> Par exemple, Dion Cassius, LXXVIII, 22, 5 (p. 428). En revanche, en LXXIX, 13, 1 (p. 465), la description des mœurs de l'empereur se présente comme un développement de ce sobriquet : « ce Sardanapale (...) avait lui-même les mœurs les plus licencieuses ».

<sup>62</sup> Élagabal lui-même s'était acharné à noircir la mémoire de Macrin : Dion Cassius, LXXIX, 1, 2 (p. 453) et 2, 1 (453-454).

<sup>63</sup> Le sobriquet Caracalla est lui-même expliqué en LXXVIII, 3, 3 (p. 405) comme tiré du vêtement fait de patchwork que l'empereur avait inventé et qu'il portait le plus souvent.

<sup>64</sup> Dion Cassius, LXXVIII, 9, 3 (p. 412).

<sup>65</sup> Cf. S.H.A., *Hel.*, 17, 4.

<sup>66</sup> R. Turcan, *Histoire Auguste*, III, 1, C.U.F., Paris, 1993, p. 192, n. 90, signale qu'on peut observer des *rasurae* sur les inscriptions (*ILS*, 468-472, par exemple).

<sup>67</sup> Cf. *supra* p. 52.

<sup>68</sup> Cette dernière interprétation fut proposée par R. Turcan, *Héliogabale et le sacre du Soleil*, Paris, 1986, p. 243.

<sup>69</sup> Cf. S.H.A., *Hel.*, 17, 5.

<sup>70</sup> « On lui donna bien d'autres noms propres à évoquer les actes qu'on l'avait vu commettre sous son règne ».

<sup>71</sup> Dion Cassius, LXXVII, 7 (p. 380), Hérodien, IV, 8. En 214, il voulut se lancer sur les traces du conquérant dans son expédition d'Orient. Il parcourut alors l'Asie Mineure avant de descendre vers

s'accompagna d'un regain d'intérêt pour les récits des compagnons d'Alexandre, qui mentionnaient le passage du conquérant à Anchialè et citaient l'épithète de Sardanapale : Athénée, contemporain de Caracalla, pouvait encore lire ces récits. Il est aussi possible que l'opposition moraliste entre le mauvais roi Sardanapale et le bon roi Alexandre demeurât assez répandue depuis son développement au siècle précédent<sup>72</sup>. En tout cas, la figure de Sardanapale était bien présente dans la littérature de l'époque<sup>73</sup>. Et le sobriquet d'Élagabal prouve qu'elle était connue au-delà d'un cercle restreint de lettrés, au point de jouer un rôle éminemment politique dans le cadre d'une *damnatio memoriae*.

Ainsi donc, la figure de Sardanapale, d'abord inscrite dans le cadre précis de l'Empire assyrien, se prêta d'emblée au stéréotype. À ce titre, elle se banalisa, dans la littérature, en archétype du jouisseur ou du roi indigne. Dans cette fonction, elle s'émancipa volontiers de l'Orient : loin d'être un symbole du pouvoir à l'orientale, elle représenta une déviance particulière, pouvant affecter n'importe quel roi, voire n'importe quel homme. Néanmoins, ce n'est qu'en reprenant ses composantes d'origine à la faveur d'analogies frappantes (la fonction royale, le milieu oriental et les mœurs transsexuelles) que, sortant du simple usage littéraire ou proverbial, le personnage put exprimer avec vigueur la vindicte du peuple romain contre l'empereur Élagabal.

---

Antioche (Hérodien, IV, 8, 6). Sur l'imitation d'Alexandre par Caracalla, cf. D. Baharal, « Caracalla and Alexander the Great : a reappraisal », *Studies in Latin literature and Roman history*, VII, Collection Latomus 227, 1994, p. 524-567, qui analyse les différentes sources pour contester que cette imitation ait répondu à un objectif de propagande.

<sup>72</sup> L'idéalisation d'Alexandre n'était cependant pas unanime. Cf. *supra* n. 40.

<sup>73</sup> Cf. Lucien, *Dialogue des morts*, 3, 1 et 6, *Maître de rhétorique*, 11, *Ménippe*, 18, etc. ; Athénée, VII, 294e, VIII, 335f-336a, 336b, 336d, etc.